

Bienheureux Hyacinthe Cormier

« Dans le Père Cormier, c'est le mouvement de l'intelligence humaine, éclairée par la foi, que l'Église veut reconnaître et honorer. Voilà ce qu'affirmait Saint Jean-Paul II lors de sa béatification, le 20 novembre 1994.

Ses parents sont originaires de Coinces. Né à Orléans, le 8 décembre 1832, il est baptisé le 9 à Saint Paul-Notre Dame des miracles. L'épicerie familiale est au 44 rue du Faubourg Saint Jean. Il a 11 ans au décès de son père, 15 lors du décès de son frère aîné. Entré au petit séminaire de la Chapelle-Saint-Mesmin en 1846, déjà bon musicien (comme papa qui animait la chorale de Saint Paul-Notre Dame des miracles), il s'adonne à la peinture : « Je peins pour l'éternité », aime-t-il dire. « Je suis pénétré de la nécessité de me donner tout à Dieu... J'ai été trop longtemps ingrat... » ainsi s'exprime le séminariste qui grandit en ferveur ; il se fait recevoir dans le Tiers-Ordre de saint Dominique. Mgr Dupanloup lui confie une charge de catéchisme à laquelle il s'emploie à la satisfaction générale. A l'époque où lui sont conférés les ordres mineurs, il prend une résolution : « Je me défierai beaucoup de moi-même... Je ne mettrai ma confiance qu'en Dieu... Ce à quoi je dois tendre est de devenir un homme d'oraison. »

Le 17 mai 1856, Henri est ordonné prêtre pour le diocèse d'Orléans, avec dispense d'âge. Mais il va entrer chez les Frères Prêcheurs. Soutenu par le directeur du séminaire, il obtient la permission de quitter le diocèse. Au noviciat des Dominicains, le Père Cormier reçoit l'habit, avec le nom de Frère Hyacinthe, auquel il ajoutera plus tard celui de Marie. Sa douceur lui attire les cœurs. Parmi les novices, servir sa Messe est perçu comme un privilège. De cet heureux temps, il dira : « Je ne souffrais que de ne pas souffrir. » Le 29 juin 1857, le Père Hyacinthe est admis à faire profession pour deux ans seulement, tandis que les autres novices prononcent leurs vœux perpétuels, sa santé étant fragile. Le Père Jandel, alors maître général de l'Ordre, est impressionné par la ferveur du Père Cormier ; il l'emmène à Rome dont le climat plus doux sera favorable à sa santé, et en fait son secrétaire.

En explorant les documents anciens de l'Ordre, il acquiert ainsi une connaissance profonde de l'esprit dominicain. Nommé à diverses responsabilités de noviciats, en 1865, le Père Cormier est nommé provincial de la province de Toulouse, puis jusqu'en 1891, il exerce, tour à tour et en différents lieux, les fonctions de prieur, de provincial, définiteur puis procureur (numéro deux de l'Ordre dominicain): il a bien des affaires à résoudre, jusqu'avec les autorités françaises les plus farouchement laïcistes. « Une journée sans sacrifice, dit-il, est comme un pays sans église ; tout y est matériel et triste. ». Consultant des congrégations romaines, les Papes Léon XIII puis saint Pie X lui confient plusieurs missions délicates. Dans toutes ces fonctions, il recherche avant tout les réalités spirituelles : « Il est vrai qu'à l'occasion des affaires, je puis trouver le moyen de fomentier le bon esprit... » Maître général de 1904 à 1916, ses frères dominicains diront de lui : Le père Cormier dut affronter des événements difficiles, spécialement en France et en Italie où les tensions entre l'Église et l'État prirent parfois des allures de guerre civile dont les religieux firent, les premiers, les frais. Vinrent ensuite, ou parfois en même temps, les difficultés au sein même de l'Église avec la crise moderniste. Le père Cormier, de tempérament plutôt traditionnel, dut défendre avec force ses religieux, en particulier le père Lagrange qu'on accusait d'infidélité à la doctrine de l'Église dans son exégèse.

Le père Hyacinthe-Marie sut plaider sa cause devant les attaques — tout en le modérant lui-même — et jouer de la grande estime que lui portait le pape Pie X, pour obtenir un sursis ou retarder une désapprobation. Le père Lagrange n'a-t-il pas déclaré plus tard que le père Cormier était un exemple de sainteté ?

Précisément, puisqu'on lui confiait cette tâche de gouvernement, c'est comme supérieur que le père Cormier a su déployer cette sainteté. Notons d'abord que, dès son entrée dans l'ordre, et ensuite avec ses supérieurs, il agit avec une sincérité, une simplicité et aussi un abandon qui n'exclut nullement l'intelligence et l'action. Une de ses lettres au père Jandel illustre fort bien cela, même si les termes s'expliquent par les liens d'affection et d'admiration qui existaient entre les deux religieux. En 1867, alors qu'il est premier provincial de Toulouse et pense manquer d'expérience, le père Cormier écrit au maître de l'ordre : “Rien en moi ne vous est caché. Je suis prêt à entrer dans toutes vos vues [...] et, si comme d'habitude vous me laissez dans l'application une certaine latitude, j'en userai comme par le passé, sauf à vous en référer et à rectifier les points où je me serai trompé.” “Une certaine latitude”... voilà ce qui caractérise bien les relations d'obéissance dans l'ordre dominicain : une obéissance d'adulte. Pourvu que les choses soient vécues dans la loyauté, un religieux peut agir selon sa prudence, éventuellement en demandant conseil, et rendre compte ensuite à son supérieur. De ce dernier on attendra, comme le père Cormier en a donné l'exemple, qu'il anime, rassemble, dialogue, s'informe, conseille et, quand il le faut, ordonne et se fasse obéir.

C'est ce que le père Cormier retient de la figure de saint Dominique et des saints dominicains ; et il tente de suivre leur voie dans ce qu'il appelait ses “petits écrits”, sortes d'encycliques sans prétention où il traitait des problèmes de l'heure. S'il a réussi, c'est qu'il avait une haute idée de l'autorité dans l'Église et savait la vivre selon l'esprit du Christ disant aux disciples de ne pas “commander en maîtres”.

Toujours en position de faire sentir le poids de son autorité, il agissait avec une telle humilité qu'il désarmait les préventions et emportait l'adhésion, mettant à l'aise ses interlocuteurs tant il usait avec tact et bon sens de cette autorité. C'était sa manière de vivre sa devise : “La charité de la vérité”, à tel point qu'il fit de cette prudence une sainteté que l'Église a reconnue en le béatifiant en 1994. Elle a ainsi proposé un modèle pour les supérieurs religieux, surtout chez les frères prêcheurs parfois si habiles à critiquer ceux qui tentent de les gouverner et qui, en fait, essaient de les servir, de les aider, et en ce sens de leur obéir. Mais dans l'ordre dominicain, les supérieurs savent qu'ils ne le seront pas toujours et devront de nouveau obéir, avec plus d'expérience et de compréhension. Meilleurs supérieurs ils auront été, plus obéissants ils seront par la suite.

(Sources : Jean Fresneau, dans *Eglise d'Orléans, Bienheureux Marie-Hyacinthe Cormier* ; Lettre de l'abbaye de Clairval ; Quilici, Alain ; Bedouelle, Guy. *Les frères prêcheurs autrement dits Dominicains*. Le Sarmant/Fayard, 1997)

